

**LE FACTEUR**

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE 1870-1871.

J'étais l'été dernier chez un de mes amis de collège, dans un petit village des Vosges. Nous nous disposions à sortir pour aller respirer l'air pur de la forêt voisine, lorsqu'un bruit de pas nous fit tourner la tête.

—Tiens ! le facteur ! dit mon compagnon. Attends-moi, j'ai une lettre à lui donner. Elle est là-haut sur mon bureau.

Le nouveau venu était un homme de vingt-six à vingt-sept ans, aux traits à la fois doux et énergiques, le front dégagé, le regard clair. Quand il m'aperçut, il inclina légèrement la tête pour me saluer.

—Fichtre, me dis-je à moi-même, en voilà un qui n'est pas bavard ; il ne dit pas bonjour ! Pourtant, comme sa figure m'allait, je ne lui tins pas rigueur et, m'adressant à lui :

—Rade journée, hein ? lui dis-je. Il doit faire chaud à courir les champs.....

Il baissa la tête, faisant signe que oui. Ah ça ! il ne savait donc pas parler ?

Le jeune homme lut dans mon regard une surprise. Il sourit, d'un sourire un peu triste, porta deux doigts à sa bouche, et secca la tête.

Cette fois, j'avais compris.

—Vous êtes muet, mon garçon ! lui dis-je.

A ce moment, Dubreuil revenait. Il entendit ma question.

—Oui, dit-il, il est muet, le pauvre Jean Barrot ! Mais ça ne l'empêche pas de faire son service, puisqu'il sait lire et écrire, et qu'il entend tout ce qu'on dit.

—Pas muet de naissance, alors, puisqu'il n'est pas sourd ?

—Non, pas muet de naissance.....

—Par accident, alors ?

—Accident n'est peut-être pas le mot juste.....N'est-ce pas, mon vieux Jean ?

Le jeune homme sourit d'un air un peu embarrassé. Il tendit la main pour prendre la lettre que tenait Dubreuil.

Celui-ci se mit à rire.

—Ah ! ah ! mon garçon, ça t'embête, ça ! Tu sais qu'il va falloir que je conte ton histoire et tu ne veux pas rester à l'entendre ?.....Eh bien ! va, mon vieux, je ne t'entends pas. J'attendrai que tu sois parti.

Et Dubreuil, en lui remettant sa lettre, lui serra la main chaleureusement.

Le jeune homme salua, tourna le dos et partit à grandes enjambées.

Alors, Dubreuil me prit le bras, et voici l'histoire qu'il me conta, en me conduisant vers le bois dont la verdure sommeillait sous les blancs rayons du soleil d'août :

Jean Barrot, me dit-il, avait quinze ans à peu près à l'époque de la guerre. Son père, déjà vieux, vivait dans une mesure, au coin d'un champ avec ses deux fils. Jean, le plus jeune, et Louis, l'aîné, qui avait dix ans de plus.

Jean, trop jeune pour se battre, était resté.

Louis, qui avait eu un bon numéro dans le temps, était parti dans un corps franc. Il s'était déjà bien comporté dans deux ou trois affaires.

Mais il avait rendu aussi d'autres services. Connaissant admirablement le pays, il avait demandé la permission de porter des dépêches à travers les lignes allemandes qui séparaient l'armée de Metz du reste de la France.

Trois fois déjà, il avait accompli ce dangereux voyage, et le vieux Barrot, qui le savait pour avoir sans doute reçu la visite de son gras, par quelque nuit

noire, n'avait pu retenir sa langue et avait révélé partout les exploits de son grand Louis.

Les Prussiens, qui tenaient depuis un mois la campagne, surveillaient sa bicoque du coin de l'œil, sans en avoir l'air, se disant qu'il y aurait là probablement une bonne capture à faire, un jour ou l'autre.

La chose arriva comme ils l'avaient pensé.

Un soir que le grand Louis était arrivé et causait avec le père dans un coin de la cuisine sans lumière, des pas lourds résonnèrent au dehors, et la porte fut soudain ébranlée par des coups de crosses.

Il faisait trop noir pour que le père et le fils se vissent pâlir, mais leurs mains se rejoignirent dans l'ombre et se serrèrent d'une étreinte convulsive.

La maison était cernée, ils étaient perdus.

Tout à coup, Louis appela son frère à voix basse :

—Jean ; fit-il, approche ! Tâche de te faulxer par la lucarne de l'étable et va cacher ça dans le champ.

Il avait arraché un paquet de papiers cousu à l'intérieur de sa chemise, sur sa poitrine, et le tendait au gamin. Celui-ci le prit, ouvrit la porte et disparut.

A ce moment, la porte céda, et sept ou huit soldats prussiens entrèrent, le revolver au poing.

L'explication fut courte. Des mains brutales s'abattirent sur les épaules des deux hommes.

Le fils espion, le père recéléur leur affaire était bonne, ils seraient fusillés le lendemain.

En attendant, sans perdre minute, on fouillait le jeune homme, lui arrachant sa blouse et sa chemise...Rien !

—Les dépêches que tu portais, où sont-elles ? demanda l'officier qui commandait les hommes.

—Des dépêches ?...répondit Louis Barrot. Je n'en avais pas.

—Allons donc !...Qu'y avait-il donc tout à l'heure à cette place ? reprit l'officier en montrant sur la table de la chemise un lambeau d'étoffe décoloré, qui avait dû former poche et d'où pendaient encore des fils

—Vous croyez donc que je portais là des papiers ?

—J'en suis sûr et tu devrais les avoir encore il n'y a qu'un instant.

—Eh bien ! puisqu'ils n'y sont plus, cherchez-les !

—Fouillez partout ! cria l'officier à ses hommes.

Les soldats obéirent, scrutant le moindre tiroir, bouletersant les meubles, sondant les cendres du foyer...rien, toujours rien !

A ce moment, deux soldats apparurent sur le seuil de la porte tenant le petit Jean par les bras. Ils avaient été laissés de garde au dehors et venaient d'apercevoir l'enfant en train de ramper derrière une haie. Ils le poussèrent devant eux, dans le cercle de lumière tremblotante que projetait la lampe fumuese. L'enfant dissimulait ses mains derrière son dos.

—Qu'est ce que tu caches-là ? lui dit l'officier d'une voix rude.

—Moi ? rien.

—Fais voir tes mains, alors ?

L'enfant tendit ses mains. Elles étaient pleines de terre.

—Ah ! petit gueux, cria l'officier, c'est toi qui les a cachés, les papiers !...Où sont-ils ?

L'enfant resta muet.

—Écoute, reprit l'Allemand. Celui-là est ton père, n'est-ce pas ?...Et celui-là ton frère ?

Le petit Jean répondit :

—Oui, par deux signes de tête.

—Eh bien ! si tu ne dis pas où sont les papiers, ils seront fusillés tous les deux. Si tu le dis...je leur promets la vie sauve.

L'enfant consulta son père du regard.

—Jean, fit le vieux, écoute bien ce que je vais te dire. Même si on nous tuait devant toi, ne parle pas !

L'enfant lit : —C'est bon.

—A demain, donc ! conclut l'officier avec un geste de colère.

Le lendemain, dès l'aube, sur la place du village voisin, devant le mur de la mairie, le vieux Barrot et son fils Louis étaient debout, tête nue, immobiles et pâles. A vingt pas d'eux, le peloton d'exécution était massé, l'arme au pied. Tout autour de la petite place, maintenus par un cordon de soldats, des femmes et des enfants se penchaient pour voir, avec des murmures de rage, des lèvres tremblantes et le sang aux yeux.

A côté du peloton, entre deux soldats, le petit Jean se tenait tout droit, le visage livide, mais le front haut.

Une demi-heure avant, l'officier l'avait fait conduire dans la salle de la mairie où son père et son frère étaient gardés à vue, et il avait ordonné qu'on les laissât seuls.

Qu'espérait-il de cette entrevue ? Une défaillance des deux hommes, sans doute, devant les larmes de l'enfant !...L'enfant avait pleuré, certainement, car ses yeux étaient rouges...Mais qu'avait dit le père ?

Quand le petit Jean était sorti, l'officier lui avait demandé :

—Veux-tu parler maintenant ?

Le petit Jean avait répondu :

—Non !

Alors on avait pris son père et son frère. On les avait collés au mur, sous ses yeux. Maintenant ils étaient là devant lui, attendant la mort.

Il y eut une minute d'horrible silence.

Enfin, l'officier dit en allemand :

—En joue.

Les soldats braquèrent leurs fusils...

L'officier se retourna vers l'enfant :

—Veux-tu parler ? dit-il.

Les lèvres de l'enfant ne bougèrent pas ; mais sa figure eut un brusque mouvement. Une affreuse expression d'angoisse parut sur ses traits, et un cri de douleur étouffé gronda dans sa gorge...il chancela.

L'officier s'approcha de lui, épiant l'aveu qui allait sortir de ses lèvres atrocement contractées.

Ce ne fut pas un aveu qui en jaillit, mais un flot de sang.

L'officier recula d'un bond...Sur son uniforme, en pleine poitrine, juste à la place du cœur, une tache rouge s'éta- lait, horrible, tandis qu'à ses pieds, quelque chose d'informe et de rouge aussi tombait sur le pavé.

Avec ses dents de jeune loup, l'enfant s'était coupé la langue, et l'avait crachée à la face de son bourreau

—Fou ! cria celui-ci, fou de rage et de haine.

Une décharge roula comme un coup de tonnerre...

Et le petit Jean, évanoui, tomba par terre en même temps que le vieux Barrot et son fils Louis, foudroyés.

Et voilà pouquoi, conclut l'ami Dubreuil, notre facteur est muet.

WANTED-TRUSTWORTHY AND active gentlemen or ladies to travel for responsible, established house in Prince County. Monthly \$65 00 and expenses. Position steady. Reference. Enclose self-addressed stamped envelope. The Dominion Company, Dept. Y. Chicago.

Ripans Tablets: pleasant laxative. Ripans Tablets: for sour stomach. Ripans Tablets assist digestion. Ripans Tablets cure indigestion.

**AGAIN THE SEASON COMES FOR BUYING !!**

**BLACK GOODS WHITE GOODS**

The variety is greater than ever !

The prices are lower than ever

**Each Line Full of New Goods !**

**Our White Cream and Fancy Shaded Curtains**

with Silver and Gold touches, are just what you want to make your rooms bright and attractive at very little cost.

**Canadian and American Wall & Ceiling Papers.**

Patterns away ahead of last season and cheaper.

**CANADIAN AND AMERICAN BLINDS, NEWEST TINTS !**

**CARPETS**

Some arrivals now in. Large imports on the way daily expected from London and New York. Meantime a line of REMNANTS are offered at HALF PRICE

**300 Pieces American**

rints to be opened 1st. March. Prices down, Quality and Patterns something superb.

**Wheat, Pork and other farm produce wanted for Cash.**

REMEMBER—that a price for Wool can now be named that will Please you, either cash or in exchange for goods now Delivery of Wool in July.

**ROBT. T. HOLMAN**

Summerside, February 24th, 1898.

**AN EARLY SPRING MEANS EARLY NEW GOODS**

We are now receiving new goods every day for the Spring and Summer trade and as we have been careful to buy all our goods from the best houses in Canada we feel confident that we can sell these goods as cheap as any other store in Prince County.

We do not believe in quoting prices in print as it is misleading to customers, but we venture to say that our goods will stand the most critical inspection both as to quality and prices.

Nearly all our lines for spring and summer are complete ; comprising all kinds of

**CASHMERE AND FANCY DRESS GOODS**

Ginghams, Shertings, Prints, Fine and Fancy Cottons, Cloths, Linings of all kinds, etc., etc.

**READY MADE CLOTHING**

Latest styles in Ladies Capes. Men's felt hats. a superior line of those, Ladies Hats and the latest millinery to trim them.

**BOOTS AND SHOES**

A large and well assorted stock to fit all kinds of feet and purses.

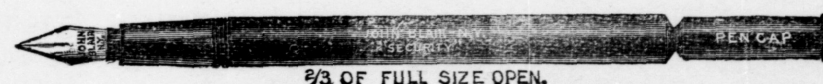
New and fancy crockery ware, the newest desigas. Hardware of all description.

Nails, Glass, Putty, etc., etc.

We are taking all kinds of produce as usual in exchange for goods at highest market prices.

**J O ARSENAULT & SON WELLINGTON**

A handsome gold pen



Blair Security Fountain Pen

For less money than you pay for steel pens in one year, you can get a handsome guaranteed gold fountain pen. If not satisfactory money refunded. For Doctors, Lawyers, Teachers, Clerks, Students, we make a big discount if you mention this paper.

BLAIR'S FOUNTAIN PEN CO., 141 Broadway, New-York.

**La Ronfleuse**

Les ronflements d'une jeune personne peuvent-ils devenir une cause d'incommodité et par suite, d'insalubrité pour les voisins ? Telle est la question qu'avait à poser, ces jours derniers, le magistrat de la cour de police de Westminster.

Un soir, une domestique momentanément sans emploi, Miss Jane Phip, louait une chambre pour la nuit dans un hôtel de Londres. Elle était couchée depuis une demi-heure à peine quand l'hôtelier entendit résonner dans son établissement un bruit violent et continu qu'il a comparé, à l'audience, à ce-lui d'un train de marchandises passant sur un pont de fer. Toute la maison sursauta : les locataires affolés sortirent demi-nus de leur chambre en appelant au secours, tandis que ceux qui conservaient leur sang-froid s'empressaient de dégager et d'emporter leurs bagages.

La cause de tout ce bruit ? Les ronflements de la jeune fille qui avoua n'avoir pu, à cause de son infirmité, garder une place plus de huit jours.

On l'invita à dégénérer, mais miss Jane Phip avait payé huit jours d'avance et entendait profiter de la semaine entière.

L'hôtelier a porté plainte et le tribunal lui a donné gain de cause. Et voilà la pauvre fille condamnée à perpétuité au vagabondage.

La consigne est de ne pas ronfler.

**HOME WORK** for Families. We want a number of families to do work for us at home, whole or spare time. The work we send out is quickly and easily done and returned by parcel post as finished. Good money made at home. For particulars ready to commence send name and address. The Standard Supply Co. Dept. B. London Ont.

Entre amis : —Ma femme est malade. —Qu'est-ce qu'elle a ! demandé Calino. —Je ne sais pas, elle pleure toute la journée. —Je vois ce que c'est, dit Calino, c'est une pleurésie.